

CHAPITRE I

Bip.

Moins de cinq secondes. Olgann s'élance. Pousser sur les bâtons. Prendre la première porte très haut pour être bien positionné dans le mur.

Le corps s'incline, le genou extérieur fléchit jusqu'à toucher l'autre cheville. L'épaule emporte le piquet de plastique. Le champion prend appui sur le ski pour relancer. Il n'entend plus les cris qui fissurent le silence gelé. Seulement le frottement des quarts affûtes comme des opinels. Air froid et sec. Visibilité optimale. La piste a été parfaitement préparée. Un mélange de neige naturelle et de culture, injectée d'eau sur vingt centimètres en surface. Soixante pour cent d'eau, presque de la glace. La neige fraîche de la nuit a été ôtée et repoussée sous les arbres. Surface idéale.

Les portes s'enchaînent. Rouge. Bleue. Rouge. Olgann incise le sol, découpe les virages au scalpel. Il balance à gauche, à droite, à gauche. Technique parfaite. Les photographes figent cette œuvre d'art éphémère, dont les sillons profonds sont la signature. Un cliché de l'homme en équilibre sur ses planches. Un instant. Un point sur la trace qui relie le passé au futur.

Mais le skieur perd du temps.

Sale temps.

Quelques centièmes. Il le sent. Des éclats de seconde lui échappent à chaque porte.

Pousser plus. Raser de plus près. Couper. Le dos de la main, protégé par le gant renforcé, menace la neige. Le cœur pompe à cent quatre-vingts. Pas suffisant.

Concentration. Olgann arrête le temps. Deux dixièmes de seconde imperceptibles au monde. Il glisse pendant que les chronos se figent. Pause invisible aux caméras et GPS. Permission de sortie avant de rejoindre la prison du temps. Promesse de victoire.

Il joue gros à chaque fois. Ne pas stopper plus ou cela va se voir. Ne pas se faire prendre. Deux dixièmes. Quatre mètres. Cela suffit pour l'emporter.

Le champion passe la cellule d'arrivée et s'arrête définitivement dans une grande gerbe de neige sponsorisée. Il montre ses semelles à la caméra. Classement. Numéro un provisoire. Un peu d'inquiétude tandis que les meilleurs de la première manche en finissent. C'est bon. Très bon. Olgann Koré est vainqueur.

Les potes de l'équipe de France sautent prestement les barrières et le serrent dans leurs bras. Pas de jalousie apparente. Une victoire, cela crée de la dynamique pour tout le monde.

Olgann goûte la suavité de cet instant visqueux comme du Nutella. Il pose tout sourire devant le parterre de journalistes sportifs. Dents blanches, irrégulières. Rasage bâclé. Cheveux jaunes dépassant du bonnet comme des barbes de sapin. Le nom de son équipementier lui barre le front, lui donnant un air vaguement ridicule. Mais personne n'ose. C'est un champion. Teint caramel. Des pattes d'oie strient déjà le coin de ses yeux. La trentaine de celui qui a passé chaque jour de sa vie en extérieur. Le soleil prend son dû. Il se dit qu'un jour, le temps voudra prendre le sien. Il fera une erreur. Il sera découvert. Révélation mondiale : la première tricherie sportive par arrêt du temps. Et ce sera la chute. Il sourit quand même. Il répond poliment aux interviewers, en trois langues et dans une syntaxe irréprochable. Le temps reste encore son allié.

Pendant le voyage de retour en minibus, Olgann repense à tous les sacrifices de son enfance. Séparation de sa mère pour aller au lycée sport-études. Les week-ends à enchaîner des piquets, encore et encore. Sur une seule piste. Un seul type de virage. Il double avec condescendance les petites familles réjouies faisant la queue au télésiège. Il frime avec son matériel de compétition. Lever à cinq heures du matin le dimanche. Bip. Pousser sur les bâtons. Prendre la première porte très haut pour être bien positionné dans le mur. Le mantra du skieur.

Le froid. Le gel mord les intrus qui défient la montagne. Pas de gros anorak, même à l'entraînement. Pas un centimètre de graisse pour protéger son corps d'adolescent. Souffrir. S'endurcir. La combinaison moulante ultra-fine s'avère indispensable. Pour l'esbroufe au début. Puis pour gagner du temps. L'ennemi à abattre. S'opposer au temps est inhérent à la nature humaine.

A vingt ans, Olgann se fait remplacer les ligaments des deux genoux. A vingt-cinq ans, il remporte son premier Globe de Cristal en slalom Géant. Il l'a mérité. Il court cette année pour son huitième titre. Il est maître du temps. Il a sacrifié sa jeunesse et son insouciance. Il a travaillé dur. Il a vendu son âme à lui-même. Il possède une compétence unique. Personne d'autre à sa connaissance n'est capable d'arrêter le temps. Il utilise ce don. Il a le droit.

Il a honte.

Arrivée à la maison. Retour au présent. Un petit chalet de bois neuf dans une station alpine. Les montagnes roses accrochent le dernier soleil alors que les cloches de l'église annoncent déjà le gel nocturne. La fumée des cheminées et des poêles vient souiller l'air pur. L'homme se venge du froid. Quelques fans attendent transis. Séance d'autographes. Photos sous-exposées. Le champion sort son matériel du coffre en souriant. Quatre paires de ski et deux paires de chaussures. Deux gros sacs de sport aux couleurs de sa marque. Il garde sa médaille autour du cou et manque de s'étrangler en portant tout à la fois. Il se dit que cela pourrait être une belle fin.

Nuit sans rêves superflus. Petite mort sans désagrément. Olgann se réveille en pleine forme. Il se verse deux décilitres de lait frais et savoure son petit déjeuner en parcourant les nouvelles. Muesli. Google. Tartines. Quelques commentaires sur le blog. Beurre. Deux ou trois twitts. Jus de fruits. Une piste sur l'ipod. Confiture. Mail. Les muscles exigent leur combustible et le cerveau, son fuel numérique.

Le skieur prend une douche. Il se lave toujours avant l'effort. Faire honneur à son corps. Il passe le déodorant sous ses aisselles, vaguement coupable de ne pas utiliser la marque de son sponsor. Il possède trente sticks en réserve, dont il ne se sert jamais. Il lit de la poésie aux toilettes pour oublier que, malgré son palmarès, il est comme tout le monde. Un laboratoire à excréments. Puis il enfle son T-shirt thermique et son caleçon de footing. Besoin d'un petit dégrassage.

La journée de ski ne commence qu'à dix heures. Olgann rejoint son coach, toujours ponctuel. Le champion s'avère parfait à l'entraînement. Précis, à la fois puissant et fluide dans son style. Il torture la neige à la perfection, laissant sur la piste les profondes entailles caractéristiques des virages coupés. Il arrête le temps quatre fois un dixième. Ce à quoi il faut arriver en course. Pas facile à réaliser avec la pression de la compétition. Une quadruple micro-pause. Moins repérable qu'une longue pause. Il est condamné à voler des tranches de temps de plus en plus fines. Demain, les GPS seront encore plus précis. S'il n'évolue pas, il se fera décapiter. La racine du mot temps, tempus en latin et temnein en grec, veut dire couper.

Le jeune homme admire les sommets blancs qui se détachent sur un ciel sans nuage. Tellement puissants. Sûrs d'eux. Presque arrogants dans leur immunité hivernale. Ils n'en ont rien à foutre d'Olgann. Ils étaient là avant lui. Avec ou sans glaciers, ils seront là après lui.

Pureté des cimes. Parvenir un jour à vaincre sans tricher. Gagner la pureté de l'esprit. Pour l'instant, c'est impossible. Le skieur joue sa revanche sur les sommets blancs. Il parie la vie éternelle.

Les montagnes sont immortelles. Olgann est en passe de le devenir aussi avec son palmarès inégalé dans le monde du ski. On se souviendra de lui. Le sport est une forme d'art qui imprime durablement les mémoires. Le champion ne mourra plus. Il veut exister éternellement dans la conscience collective.

Olgann boit une grande goulée d'air sain, la faisant circuler jusqu'au fond des poumons avec un moulinet des bras. La nature reste encore très belle malgré son âge canonique et les outrages des hommes. Plus parfaite que lui. Laisant son slalom, il part faire quelques virages improvisés sur la piste ordinaire. Les mères de famille horrifiées rappellent leurs enfants en chasse neige au passage de cette fusée volante. Malgré sa vitesse exagérée, le skieur contrôle parfaitement sa trajectoire et goûte le plaisir de la conduite.

coupée. Il aime encore son sport. Le bonheur. Etre en harmonie avec la vie qu'on mène. Chez Olgann, quelque chose s'est brisé.

Vers seize heures, il soulève un peu de fonte à la maison. Rester lourd pour glisser plus vite. Une jeune femme aux cheveux courts et à l'allure sportive vient interrompre son effort. Elle fait partie de l'équipe qui le suit dans ses déplacements aux quatre coins du monde. Sa kiné-masseuse. Parmi les meilleures du milieu. Le jeune homme s'allonge sur le banc de massage, le nez contre le skaï noir. Sous les mains innocentes, son sexe durcit. Il songe à arrêter le temps. Ce ne serait pas correct. Il lutte. Il le faut. Elle ne le saura jamais. Il y est contraint. Juste quelques minutes.

Stop.

Il suspend les secondes. Il s'assied sur le banc, la verge tendue par une pression excessive. Il soulève délicatement la polaire qui recouvre le corps de la kiné figée à ses côtés. Recherche du soutien-gorge. Trouver les boules de neige chaudes. Il fuit un regard Grévin qui ne peut pas le voir. Il se soulage en caressant la soie d'une peau candide. Il a tellement honte.

Tromperie. Encore.

CHAPITRE II

Coma. Distillation du temps. Un après-midi se condense en une seconde.

Céraline reprend conscience. Allongée sur son lit. Vêtue d'une tunique de coton ivoire. Elle ouvre les yeux dans la pénombre. Les sommets sont éteints. Déjà le soir.

— Iga ?

Son infirmière et amante se penche sur elle.

— Je suis là. Tu vas bien ?

— Oui. Comme d'habitude. Quelle heure est-il ?

— Dix-huit heures.

— C'est de pire en pire. Un jour, je ne me réveillerai plus.

Iga s'assoit sur le matelas. Son visage rond s'étire dans un sourire. Elle oublie qu'elle passe ses journées à attendre. Avec un peigne de plast, elle démêle les longs cheveux noirs de son amie. Elle voudrait aussi venir à bout des nœuds de son âme.

Céraline souffre d'une maladie rare. Catatonie chronique. Elle perd connaissance plusieurs heures par jour, généralement l'après-midi, pour se réveiller au crépuscule. Sans la moindre séquelle. Pas de remède connu. Elle tombe dans le coma quotidiennement. Sa vie file à toute allure. Elle ne lui offre que des nuits et des matinées.

Visage lisse. Joues remplies de pulpe juvénile. Pas une ride. La jeune femme pense que ses absences lui permettent de rajeunir. Plus exactement : de ne pas vieillir. Oui, elle en est persuadée, son métabolisme s'arrête pendant que les autres continuent leur journée. Ils déclinent. Pas elle. Ils possèdent un avenir qu'ils peuvent changer. Pas elle.

Iga écarte les mèches noires, les attache avec un lien écarlate. Le plus beau cadeau est de donner de son temps. Elle dépose un baiser apaisant sur les lèvres de son amante. Massages. Effleurements. Caresses. Apesanteur. Les draps se froissent alors que les deux femmes entrent en fusion. Une goutte de sueur s'écrase sur le plancher. Céraline voudrait pouvoir arrêter l'horloge pour que cet instant reste suspendu. Elle n'a pas de futur, nulle part où se projeter. Pas d'aventure. L'ailleurs lui est interdit. Il ne lui reste que le trésor de l'instant. La véritable éternité. Vivre au présent. Ne pas repousser le bonheur.

Les deux jeunes femmes enfilent leurs tenues de jogging. Des shorts légers et amples. Des chaussures à membrane transparente donnant l'impression d'être pieds nus. Elles sortent faire un tour dans la ville aérienne. Une cité d'un autre monde. Loin du nôtre. L'air y est propre et piquant depuis que la pollution a disparu. Respirer l'atmosphère des origines. Se saouler à l'essentiel.

Céraline parle en trotinant sans effort, alors qu'Iga reste muette et souffle consciencieusement. Trouver sa respiration. Soutenir le rythme. Bien que née la même année, Iga est biologiquement plus âgée que Céraline, qui vieillit moins vite à cause de ses catatonies. De plus, ses poumons artificiels n'égalent pas ceux de mère Nature.

Bébé Iga vient au monde avec la mucoviscidose, une maladie ancienne et disparue. Erreur rarissime de diagnostic. Les généticiens ne réparent pas les gènes in utéro, comme c'est normalement l'usage. Seconde chance. A trois mois, Iga se voit greffer des poumons artificiels. Existence normale. Avec toujours ce petit essoufflement. Il lui rappelle que la vie se compte en respirations régulières et imperceptibles, pas seulement en moments qui coupent le souffle.

Les deux amies cavalent dans les coursives percées de larges baies depuis lesquelles la vue sur le sol

donne le vertige. Elles empruntent les passerelles transparentes qui relient les immeubles boules. Courir dans le ciel. Un jeu qu'elles pratiquent depuis leur enfance.

Les deux fillettes ont dix ans, fréquentent la même école. Les parents d'Iga vivent de leurs recherches en neurosciences, ceux de Céraline gèrent une ferme écologique. Ils se connaissent bien. Les filles jouent souvent l'une chez l'autre. Elles ont toujours été complices. Un jour, Céraline emmène Iga dans la serre pour se délecter d'un fruit mûr. Elles se cachent d'habitude parmi les arbres pour s'échanger des caresses de plus en plus audacieuses. Presque des sœurs. Presque de l'inceste. Mais cette fois, c'est le jus sucré du fruit qui les attire, comme des guêpes sans dard. Céraline saisit une pêche, la regarde attentivement comme si elle découvrait ce fruit pour la première fois. Puis elle fixe Iga qui sourit. Fascination. Son teint clair et rosé, sa pommette pleine et rebondie l'hypnotisent. Céraline jette la pêche et mord dans la joue de son alter ego. Iga hurle. Le sang ruissèle le long du cou jusque sur sa robe à fleurs.

— Tu as toujours été tellement appétissante ...

Les deux amies dégustent quelques agrumes dans un jardin de toit avant de rentrer de leur jogging. Elles se déshabillent et s'étendent dans l'herbe à l'abri d'une haie. Le vent vient sécher les dernières gouttes de sueur. Le soleil rôtit les chairs. Sensations animales, inchangées depuis la préhistoire.

Les lumières de la ville s'apaisent, pour que le monde puisse profiter du spectacle de la Voie Lactée. Le marquage au sol permet aux gens de rentrer chez eux malgré l'obscurité. Une nébuleuse de lampes qui répond à l'univers.

Le lendemain, Céraline s'effondre après manger.

Trou noir.

— Iga, quelle heure est-il ?

— Dix-huit heures dix.

— Déjà ? Encore dix minutes de moins...

Les jours implosent. La jeune femme émerge de son coma quotidien de plus en plus tard. La chambre est plongée dans les ténèbres. Deux heures d'inconscience de plus qu'il y a cinq ans. Les tests se révèlent sophistiqués, le diagnostique reste simple : son cas s'aggrave.

Douleur au poignet droit. Angle bizarre. Céraline s'est encore fracturé un bras dans sa chute depuis sa chaise. L'airbag n'a pas fonctionné. Iga l'a fait porter jusque dans son lit. Elle place son bras dans la médiboîte. Un jour d'immobilisation. Du temps perdu. Elle en possède si peu.

La jeune femme hait son horloge. Aime son monde. Adore Iga. Vivre au présent. Le seul remède à son mal. Le monde est beau. Illimité. Il lui est interdit d'en profiter. Vivre, cela prend tellement de temps.

Céraline travaille deux heures par jour, le matin. Elle supervise une installation de panneaux solaires. Le minimum dû à la société dans son état. Chacun dispose d'une place dans la cité, à la mesure de ses capacités. Personne n'est laissé pour compte. Elle écoute les infos cérébrales. La France vient de gagner une place au palmarès de l'Indice du Bonheur Mondial.

Mais ses catatonies sont de plus en plus longues. Il ne lui restera bientôt plus de présent du tout. L'éternité a ses limites.

Réagir. Lutter.